Anne-Lise Grobéty

Autor(en): **Mathys-Reymond, Ch. / Grobéty, Anne-Lise**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **67 (1979)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-275781

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Anne-Lise Grobéty :

« Personne ne m'a appris à être une femme, on m'a seulement montré comment ne pas être un homme. »

Cette affirmation est tirée de *Zéro positif*, un livre qui éclate de talent : coups de pattes, coups de griffes, persiflage, moquerie douce, le ton rebondit d'une page à l'autre.

Ch. Mathys-Reymond : Vous avez obtenu, avant vingt ans, le prix Georges Nicole consacrant votre premier roman **Pour mourir en février.** Une adolescente, Aude, y retrace sa rencontre bouleversante avec une jeune femme, Gabrielle. Avec quel art vous avez su montrer l'éclosion d'Aude, la libération de ses gestes et de ses mots sous le regard lumineux de Gabrielle : « Je sens contre mon bras une chaleur nouvelle, un soutien nouveau, une sorte de crochet qui me soulève... Je me laisse conduire docilement par cette main chaude, une oasis, glissée jusqu'à moi, descendue jusqu'à ma peur et ma douleur. » Une question est demeurée présente à mon esprit durant toute ma lecture : le tabou de l'homosexualité était-il encore si tenace, à l'époque de la rédaction de votre livre, pour qu'il empoisonne à ce point la relation d'Aude à Gabrielle ?

Anne-Lise Grobéty : *Le problème de l'homosexualité n'était pas du tout au centre du livre ; je ne me suis d'ailleurs posé aucune question à ce sujet. Simplement, si la société semble accepter plus facilement les amours homosexuelles entre adultes, elle les refuse encore quand un adolescent y est impliqué.* Pour mourir en février, *c'est d'abord le récit d'une initiation à la vie : Aude rencontre Gabrielle ; le choix du sexe est presque dicté par le hasard !*

Ch. M.-R. : Tout au long de votre grand roman, **Zéro positif,** Laurence, l'héroïne, se décompose, creuse toujours plus le vide autour d'elle, en elle, se sent aspirée par le gouffre. Monologant sur son rôle de femme, elle dit : « Qu'est-ce qu'on veut de moi ? On me dit qu'il ne faut pas que je reste dans ma cuisine, que le talent se noie dans l'eau de vaisselle, que d'avoir des gosses ça vous empêche de vivre, qu'il faut s'épanouir dans sa profession ; on me dit : avoir un enfant, un petit-fils potelé aux fesses de velours, quelle merveille, la femme doit, les enfants... J'avoue : je reste là comme une idiote, à ne pas savoir, et je me demande comment elles font les autres pour savoir. » Ce mal-être de Laurence, est-il lié à sa personne ou à notre société qui rend la vie dure aux femmes ?

A.-L. G. : Evidemment, ce mal-être de Laurence est le reflet de toute une génération de femmes qui n'ont pas la tâche facile pour se situer dans notre société. L'éducation reçue par les filles de mon âge s'est ainsi trouvée à moitié caduque à notre arrivée à « maturité » ; car, grâce aux efforts de femmes elles-mêmes, la société s'est mise à réclamer d'elles autre chose que d'être de bonnes mères de famille, de bonnes épouses. Le choc a été dur pour certaines qui n'avaient pas les outils nécessaires pour participer à la construction de quelque chose de différent... Par ailleurs, ce mal-être de Laurence est lié à sa personne éprise d'absolu : Laurence vit dans un monde intérieur idéal ennemi de tout compromis.

Ch. M.-R. : Cette exigence d'absolu m'apparaît essentielle à la compréhension de votre roman. Si j'ai bien interprété, Laurence a mal à l'amour : « L'amour fou, c'est le désir. Le désir fou est un mort-né. » Il semble que le ressort de la vie se casse lorsque Laurence découvre que l'amour fou se détruit lui-même dans la quotidienneté, qu'inévitablement la relation amoureuse se banalise. Est-ce le procès du mariage que vous faites là, par la bouche de Laurence ? Ou, du moins, du mariage fermé sur deux seuls partenaires ?

A.-L. G. : Non, je n'ai pensé à aucun moment faire le procès du mariage. Mais peut-être celui du couple aux forces dissociées. C'est là le grand problème de ceux qui commencent à vivre ensemble à un moment de leur vie où bien des choses sont encore fluctuantes et qui entreprennent, chacun de son côté, une évolution intérieure, intellectuelle, professionnelle, très différente. On se croyait très proches, on s'aperçoit tout à coup qu'on parvient seulement à s'envoyer de pauvres signes d'une fenêtre à l'autre.

Ch. M.-R. : La femme n'est-elle pas plus sensible que l'homme à cette banalisation de l'amour du fait de son éducation encore trop tendue vers la recherche du Prince Charmant ?

A.-L. G. : Que les femmes soient plus vulnérables à ce passage, sans doute. Effectivement, on leur a fait miroiter trop longtemps « l'âme sœur » comme la seule finalité de leur existence. De toute façon, le « vide » affectif est plus facilement compensable pour l'homme : il peut se réfugier derrière ses promotions sociales !
Pour en revenir à Laurence, elle n'accepte pas que l'Amour soit « déclassé » ; c'est une brèche intolérable dans sa faim d'absolu.

Ch. M.-R. : Au niveau du langage, tout particulièrement, se ressent cette banalisation de l'amour ; rien de ce qui oppresse Laurence ne sera exprimé à Jean-Marc, son violoncelliste de mari : « On crache des millions de petits bâtons de mots raides méchants, on dit n'importe quoi pour ne pas dire l'essentiel. » Est-ce la faute du langage si Laurence ne peut pas dire son angoisse, à savoir qu'elle s'est mise à boire ?

A.-L. G. : Une des raisons qui m'ont poussée à écrire, c'est que je me suis aperçue que les mots — ce que j'aimais le plus — étaient à la fois Mr Jekill et Mr Hyde... Ils sont la manière de traduire le monde, donc de lui donner une stabilité ; les mots confirment les choses, les sentiments dans leur existence. C'est eux qui permettent de jeter des ponts entre soi et les autres. Mais, en même temps, ils sont mouvance et créent l'illusion. Ils arrivent facilement à détruire la vérité, ils sont là pour nous trahir. Laurence est constamment dans cet axe de la « parole manquée » comme on parle d'« actes manqués » —. Et où nous apprend-on à nous servir des mots ? Dans la grande majorité des familles, le langage n'est là qu'à titre utilitaire ; il véhicule des ordres et des messages uniquement fonctionnels. Que d'économies sur les mots !

Ch. M.-R. : Anne-Lise Grobéty, vous êtes mariée, mère de deux filles, écrivain, député socialiste au Grand conseil neuchâtelois. Vos diverses activités se fécondent-elles mutuellement ? A moins qu'elles ne s'opposent parfois ?

A.-L. G. : Toute activité en alimente une autre. Toutes les expériences faites hors de ma famille profitent à mes rapports avec elle : ce sont des bouffées d'oxygène indispensables à qui ne veut pas cesser d'évoluer. Mais il faut reconnaître que vivre avec deux enfants, participer à la vie politique et vouloir écrire par là-dessus relève de la jonglerie. Mon postulat de base est : les enfants d'abord. Alors, l'équation se traduit, depuis plusieurs années, par l'arrêt de l'écriture presque total. Le plus difficile, c'est, malgré le bonheur de l'instant présent, avec les enfants, de ne pas se sentir amputée d'une part importante de soi... Mais la vie doit se vivre par étapes. Celle-ci appartient d'abord à mes filles, voilà.

Ch. Mathys-Reymond

BIBLIOTH•PUBLIQUE
ET UNIVERSITAIRE
1205 GENEVE
03006 Z
01/01 1/79
0/00

J.A. 1260 Nyon
Décembre 1979 N° 12
Envoi non distribuable à retourner à
Femmes Suisses
CP 189, 1211 Genève 8